
La filière américaine. La contribution des migrants canadiens-français et de quelques Franco-Américains d'origine aux processus de diffusion de la littérature étatsunienne au Québec¹

Jean Morency et Joël Boilard
Département d'études françaises
Université de Moncton

Depuis quelques années, on a beaucoup insisté sur l'américanité de la société, de la culture et de la littérature québécoises, de telle sorte qu'il est maintenant permis de parler de l'affirmation d'un important paradigme critique dans le champ des études québécoises. Dans le domaine des études littéraires, l'américanité, qui forme un champ notionnel assez complexe s'appliquant à la fois au domaine étatsunien, nord-américain et américain au sens large, est souvent associée à l'expression d'une pensée ou d'un imaginaire ayant tendance à privilégier certaines thématiques, comme la ville, la réussite économique, la technologie, ou encore l'espace, la nature, la « frontière », la solitude, le vagabondage, etc. L'américanité peut aussi être reliée aux formes multiples que revêt l'esthétique propre aux littératures postcoloniales : inscription du littéraire dans le processus d'affirmation culturelle, contestation des formes établies, réflexion sur les genres littéraires, travail sur la langue d'écriture, etc.

1. La publication de ce texte s'inscrit dans le cadre du projet de recherche « Transferts culturels et américanité de la littérature québécoise (1920-1945) », subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (2001-2004).

Selon la sociologue Régine Robin, l'américanité serait d'ailleurs l'un des quatre « sociogrammes »² majeurs de la littérature québécoise (les autres étant le pays, Montréal et la langue) (Robin, 1993 : 302).

Cela dit, on ne sait toujours pas très bien comment les idées, les images, les représentations qui composent ce « sociogramme » de l'américanité ont été véhiculées jusque dans la province de Québec. Par exemple, si on connaît de mieux en mieux, dans le sillage des travaux de Gérard Bouchard (2000), les similitudes entre la société québécoise et les autres « collectivités neuves » du continent, si les ressemblances entre les imaginaires littéraires québécois et américain ont été mises en évidence dans les travaux de Jean Morency (1994) sur le mythe américain, ou encore dans ceux de Jean-François Chassay (1995), de Robert Major (1991) et de Pierre Nepveu (1998), il semble qu'on n'ait pas encore analysé avec précision comment les écrivains canadiens-français puis québécois ont été amenés à prendre connaissance des autres littératures du continent américain, notamment de la littérature étatsunienne. À cet égard, il conviendrait maintenant de se pencher, dans la perspective des transferts culturels, sur les différents canaux qui ont permis la connaissance de cette littérature au Canada français : maisons d'enseignement, bibliothèques, journaux, revues spécialisées, magazines, cercles littéraires, etc.

Dans cette perspective, il est évident que la proximité géographique des États-Unis, qui a favorisé une connaissance directe et concrète de ce pays, a sans doute joué un rôle majeur dans le processus de diffusion de la culture américaine au Québec. Cette proximité géographique explique d'ailleurs le phénomène de la mobilité de nombreux Canadiens français et Franco-Américains des deux côtés du quarante-cinquième parallèle, notamment entre les années 1870 et 1930, phénomène très bien analysé par Yves Roby (1990 et 2000). En fait, comme nous allons maintenant le démontrer, l'américanité de la culture et de la littérature québécoise semble liée,

2. Les sociogrammes sont définis par Robin comme des « socles discursifs », des « noyaux d'images, de représentations, d'affects, d'intertextes » qui sont « chargés d'idéologie » (Robin, 1993 : 302).

en partie du moins, au rôle déterminant qu'ont joué dans les années 1920 et 1930, quelques intellectuels et écrivains, qu'ils soient d'origine franco-américaine ou canadienne-française, ayant tous participé, selon différentes modalités, à ce mouvement de mobilité géographique. Certains d'entre eux sont d'origine franco-américaine, comme Robert Choquette et Rosaire Dion-Lévesque. D'autres, nés au Canada, ont séjourné assez longtemps aux États-Unis pour être profondément marqués par la culture ou la société américaine, comme Alfred Desrochers et surtout Louis Dantin. D'autres enfin, comme Jean-Charles Harvey, s'ils n'ont pas vécu aux États-Unis pendant une période significative (né en 1891, Harvey a vécu à Manchester de 1893 à 1895, donc pendant sa petite enfance), se sont inscrits en porte-à-faux par rapport au discours dominant de l'époque, qui proposait une vision essentiellement négative de la société et de la culture américaines. Nous esquisserons donc, dans les pages qui suivent, le rôle de ces écrivains et de ces intellectuels dans le processus des transferts culturels des États-Unis vers le Québec. Dans un premier temps, nous montrerons comment s'est développée une nouvelle conscience continentale au Québec, notamment à partir des traductions de Longfellow par Pamphile Lemay. Par la suite, nous nous pencherons sur un cas précis, celui de la traduction des poésies de Walt Whitman par Rosaire Dion-Lévesque. Enfin, nous présenterons le rôle central et déterminant joué par Louis Dantin dans l'ensemble du processus de transferts culturels des États-Unis vers le Québec, dans les années 1930 et 1940.

**UN ÉLARGISSEMENT DE LA CONSCIENCE CONTINENTALE :
DES TRADUCTIONS DE LONGFELLOW PAR PAMPHILE LEMAY
AUX POÉSIES DE ROBERT CHOQUETTE
ET D'ALFRED DESROCHERS**

On sait que les années 1930 sont souvent associées à l'avènement de la modernité littéraire au Québec, notamment en 1934 avec la publication des *Poèmes d'Hankéou* par Alain Grandbois, la fondation de *La Relève* ainsi que le succès du roman de Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*, ou encore, en 1937, avec

la publication du recueil de poésies de Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*. On sait aussi que cette accession à la modernité littéraire s'est faite de concert avec un autre phénomène, tout aussi important, celui de l'interrogation sur la place du Canada français et de la francophonie canadienne dans l'espace nord-américain. La vaste enquête socioéconomique menée en 1936 par la *Revue dominicaine* sur l'américanisation du Québec témoigne éloquemment de ce phénomène, de même que la publication de nombreux essais qui en ont fait mention, comme *Conditions de notre destin national* (1935) d'Hermas Bastien, *Mesure de notre taille* (1936) de Victor Barbeau ou *Le front contre la vitre* (1936) d'Édouard Montpetit. Comme le remarque Guildo Rousseau, cette réflexion sur l'américanisation se conjugue souvent sur le mode de l'angoisse :

Autant que les biens matériels, les biens culturels américains s'infiltrèrent dans la vie courante canadienne-française [...] De 1885 à 1935 surtout, des écrivains, pour la plupart des essayistes, analysent l'américanisation culturelle devenue à leurs yeux alarmante. Ils craignent surtout que dans un avenir rapproché la vie intellectuelle canadienne-française ne soit entièrement submergée par la culture américaine (Rousseau, 1981 : 113).

Néanmoins, certains auteurs ont encouragé les transferts culturels entre les États-Unis et la Canada français, notamment en ce qui regarde la culture dite savante.

En effet, il convient de mentionner que dès la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, des écrivains avaient en quelque sorte pavé la voie à ce processus des transferts culturels, en contribuant à la découverte de la littérature américaine et à l'expression d'une sensibilité nord-américaine. Il ne faut pas sous-estimer le rôle majeur de deux écrivains ayant joué, dans cette perspective, un rôle de pionniers. Tout d'abord, il convient de mentionner la figure du poète Pamphile Lemay, qui est mort en 1918 après avoir consacré une partie de sa vie à traduire, en plusieurs versions, le poème *Evangeline* de Henry Wadsworth Longfellow. Lemay a favorisé, non seulement la diffusion de l'œuvre du grand poète étatsunien au Québec et en Acadie, mais aussi la prise de conscience qu'il existait une grande poésie épique en terre nord-américaine. À travers les pérégrinations d'Évangéline et de Gabriel dans les grands espaces continentaux, se dégage d'ailleurs une conception épique et

grandiose du territoire parcouru. À ce titre, Lemay s'est avéré un agent incomparable dans le processus des transferts culturels entre les États-Unis, le Québec et l'Acadie.

Il faut aussi reconnaître le rôle non moins décisif joué par l'homme de lettres Edmond de Nevers (pseudonyme d'Edmond Boisvert), qui a vécu aux États-Unis et qui a signé en 1900 un essai important sur ce pays, intitulé *L'âme américaine*. Même si cet essai n'est pas consacré à la littérature américaine, il a néanmoins contribué à rectifier l'image essentiellement négative des États-Unis véhiculée, notamment, par les écrits de Jules-Paul Tardivel (consulter à ce sujet Savard, 1967 : 205-253)³. *L'âme américaine* constitue un des trop rares exemples, dans l'histoire littéraire du Québec, d'un ouvrage sérieux, de grande envergure, portant sur la société américaine. Même si les Québécois se sont souvent targués d'avoir une meilleure connaissance de cette société que les Français, force est d'admettre que cette supériorité n'a jamais été démontrée avec évidence (en tout cas pas jusqu'à une date récente) du point de vue de la production écrite. À cet égard, *L'âme américaine* constitue une exception de taille qui pavait la voie à des entreprises plus sérieuses et concertées de préhension du phénomène culturel américain. On pourrait d'ailleurs établir un parallèle entre le travail monumental d'Edmond de Nevers et trois thèses de doctorat qui seront écrites dans les premières décennies du XX^e siècle, celles de Paul Morin (1912) sur la poésie de Henry Wadsworth Longfellow, de Hermas Bastien (1928) sur la pensée religieuse de William James et de Harry Bernard (1948) sur le roman régionaliste américain.

Il faut aussi parler du poète Robert Choquette (né à Manchester, au New Hampshire, en 1905, et installé au Québec à partir de 1913), dont les deux premiers recueils, *À travers les vents* (1925) et *Metropolitan Museum* (1931), ont contribué au renouvellement et à

3. Notons au passage que Tardivel, malgré son aversion pour son pays natal (il est né au Kentucky en 1851), a quand même été l'auteur du premier roman d'anticipation au Québec, *Pour la patrie* (1895), un récit ultramontain qui n'en met pas moins à profit les ressources du roman de science-fiction, genre où excelleront pourtant les auteurs américains !

l'élargissement, à l'échelle du continent nord-américain, des sources d'inspiration de la poésie québécoise. D'inspiration romantique, le premier recueil de Choquette provoque, selon Renée Legris, « une double rupture dans l'histoire de la poésie canadienne-française » (Legris, 1980 : 77), d'une part, par rapport à la poésie symboliste de Nelligan, d'autre part, par rapport à l'esthétique parnassienne des poèmes de Paul Morin. Certains des poèmes du recueil développent ainsi des thèmes jusque-là peu traités par les poètes québécois, comme celui de la violence et du primitivisme de la nature nord-américaine. Faut-il rappeler que Choquette est étudiant au collège Loyola de Montréal, donc dans une institution de langue anglaise, au moment où il rédige les poèmes qui composent *À travers les vents*, ce qui peut expliquer pourquoi il semble se détourner des courants littéraires français modernes, qui alimentent des poètes comme Paul Morin ou René Chopin. Au contraire, Choquette semble déjà s'inspirer, dans son premier recueil, de la poésie d'un Walt Whitman, qu'il connaît sans doute à cause de sa formation littéraire, assez singulière au fond pour un Québécois de l'époque. Robert Choquette nous fournit d'ailleurs un des rares exemples d'un écrivain canadien-français ou franco-américain dont la formation littéraire et académique s'éloigne de la norme et du modèle français (il a étudié pendant cinq ans au collège Loyola, entre 1921 et 1926). Par exemple, il écrit en 1928 à Alice Lemieux :

Il faut rejeter l'espoir de faire de la galette avec des livres français en Amérique. C'est ce qui me pousse à écrire des *short stories* pour les magazines américains. Vous devriez en faire autant, ma petite Alice. Laissez-moi tenter la partie d'abord ; si ça marche, ce sera ma joie de vous guider ensuite. Je suis en train d'en écrire une [une nouvelle] ; le milieu est le Palais de justice + ses environs. Ça sent le voisinage du marché Bonsecours, avec les bateaux qui crient dans le port, etc... Je tente un genre nouveau, plus intérieur que *La Pension*, plus « introspective » (Choquette, 1928).

Cette conscience « américaine » de Robert Choquette se trouve aussi dans le long poème *Metropolitan Museum*, qui introduit de façon magistrale le thème de la grande ville moderne dans l'univers de la poésie québécoise, ainsi que la thématique et le vocabulaire de la communication, de la technologie et de la science.

Il faut aussi citer le nom du poète Alfred Desrochers, originaire des Cantons de l'Est, qui a vécu quelques années aux États-Unis et qui semble avoir été influencé de façon décisive par la poésie américaine (celle de Whitman, notamment) et par une même vision transcontinentale du territoire, comme en témoignent certains des poèmes de son recueil *À l'ombre de l'Orford*, paru en 1929, ainsi que quelques-unes de ses pages de critique, comme celle-ci :

Nous n'obtiendrons jamais en France que des succès de charité. Nous recevrons de la pitié, de la sympathie, mais de l'honnête attention, jamais. Nous sommes et resterons des colons jusqu'*ad vitam aeternam*. Ne vaut-il pas mieux alors agir comme nos aïeux, décider une fois pour toutes de vivre en terre d'Amérique et ne chercher de salut qu'en nous-mêmes ? (Desrochers, 1931 : 179).

Desrochers, qui maîtrisait bien l'anglais, se rendait parfois en Nouvelle-Angleterre, notamment pour rendre visite à Louis Dantin, avec qui il lui arrivait de visiter des musées et des bibliothèques, comme en fait foi une lettre de Dantin racontant que les deux jours qu'il a passés à Boston avec Alfred Desrochers « avaient été remplis de visites aux bibliothèques, aux musées, d'excursions autour de la ville, d'une soirée au théâtre, etc. » (Dantin, 1932). Le poète des Cantons de l'Est a aussi été un des premiers lecteurs des traductions de Rosaire Dion-Lévesque, comme en témoigne cet extrait d'une lettre écrite par Louis Dantin : « Whitman est un sujet sûrement digne de vous inspirer, et Desrochers m'a déjà écrit qu'il avait fort goûté vos traductions » (Dantin, 1932). Alfred Desrochers a d'ailleurs contribué à faire du Sherbrooke de l'époque un carrefour culturel important, notamment en participant à la création de la Société des écrivains de l'Est, qui regroupe autour du mécène Florian Fortin des auteurs de la région, dont les figures les plus connues sont Jovette Bernier, Alice Lemieux, Éva Sénécal et Françoise Gaudet. C'est d'ailleurs cette société qui a rendu hommage à Louis Dantin au cours d'une soirée organisée en son honneur, le 30 août 1930. Avaient été invités à cette soirée autant des gens du milieu littéraire montréalais, comme Germain Beaulieu, Claude-Henri Grignon, Albert Lévesque, Albert Pelletier, Robert Choquette, que le poète franco-américain Rosaire Dion-Lévesque, ce qui tend à démontrer la position de carrefour qu'occupe une ville comme Sherbrooke dans la géographie culturelle de l'époque.

CONNAISSANCE DE WALT WHITMAN : LE TANDEM ROSAIRE DION-LÉVESQUE ET LOUIS DANTIN

En 1932, Rosaire Dion-Lévesque, originaire de Nashua, au New Hampshire, commence à traduire en français les poésies de Walt Whitman. L'entreprise de Rosaire Dion-Lévesque de faire connaître l'œuvre littéraire de Whitman à ses compatriotes restés au Canada français illustre bien les modalités selon lesquelles certains transferts culturels peuvent s'opérer (ou ne pas s'opérer). Elle s'avère également symptomatique d'une époque où les contacts entre les écrivains québécois et franco-américains étaient constants et soutenus, marqués qu'ils étaient par la proximité géographique et une évidente parenté de culture. Au moment où il traduit les poèmes de Whitman, Dion-Lévesque entretient une correspondance avec son mentor Louis Dantin, une des figures dominantes du milieu littéraire de l'époque, bien connu pour avoir préparé et préfacé la première édition des poésies de Nelligan. Rappelons qu'à l'époque, Dantin vit en exil à Cambridge, près de Boston (Massachusetts), où il travaille comme ouvrier typographe pour les Presses de l'Université Harvard, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'occuper une place importante dans le champ littéraire québécois.

Les lettres de Louis Dantin montrent son intérêt grandissant pour l'œuvre de Rosaire Dion-Lévesque. Au départ, Dantin se montre assez critique à l'égard des poèmes de son correspondant, mais une solide complicité unit bientôt les deux hommes. Le poète de Nashua écrira plus tard à ce sujet :

Mais c'est surtout lors de sa découverte de l'auteur de *Leaves of Grass* que notre amitié intellectuelle atteint son sommet. Dantin ignorait Walt Whitman. Je lui fournis un exemplaire de cette œuvre magistrale. Aussi envoûté que je l'étais par le poète américain, Dantin gardait ce livre à ses côtés pendant ses heures de travail (Dion-Lévesque, 1964 : 45-46).

Dans un premier temps, Dantin semble percevoir le travail de Dion-Lévesque sur la poésie de Walt Whitman comme faisant partie de son apprentissage du métier d'écrivain. Le 3 octobre 1932, il écrit ainsi à Dion-Lévesque : « J'apprends avec grand intérêt que vous avez repris le travail littéraire et que le grand Whitman captive pour l'heure votre attention. Le traduire est déjà un travail difficile, et l'un

des exercices les plus assouplissants que vous eussiez pu entreprendre. » Dantin va donc réviser minutieusement chacun des textes traduits par son ami, non pas tant pour vérifier leur conformité au texte original (il ne dispose pas, au départ, de l'œuvre de Whitman) que pour juger de leur sens poétique. La traduction de Dion-Lévesque lui apparaît « la plupart du temps excellente par le choix des mots et leur radiation intime » (Dantin, 1932); selon Dantin « l'on devine qu'elle a dû saisir l'esprit bien authentique du Maître » (Dantin, 1932). Au terme de ce travail de révision, Dantin ne manque pas d'encourager Dion-Lévesque quant à l'importance de son travail auprès du lectorat canadien-français :

En somme, le volume qui résultera de votre travail sera extrêmement intéressant, et ce sera une révélation pour la plupart des Canadiens, comme il l'a été pour moi-même. Whitman est un des rares poètes dont la beauté est si spirituelle, si intime, qu'elle peut subsister presque entière, dépouillée de son expression d'origine ; et vous la rendez sûrement très vivante par votre interprétation (Dantin, 1932).

Cela dit, Dantin reste conscient du fossé qui sépare le lectorat canadien-français de la poésie de Whitman et de la thématique audacieuse qu'elle véhicule. Il écrit ainsi, en post-scriptum dans sa lettre du 5 novembre 1932 :

Vous avez remarqué sans doute que la pièce où Whitman se dit « épris » d'un « athlète » et à la veille d'une explosion qu'il n'ose même pas confier à ses vers, etc., ouvre le champ à toutes sortes de suppositions ténébreuses... Mais cela va passer par dessus la tête des neuf dixièmes de vos lecteurs, et ne doit pas, je crois, vous inquiéter beaucoup... (Dantin, 1932).

Mais le travail de Dantin ne se limite pas à celui de conseiller ou de mentor, loin de là. Il va intercéder personnellement auprès d'Albert Lévesque pour que ce dernier accepte de publier la traduction des poésies de Whitman. Ce ne sera pas chose facile, car Lévesque refusera, dans un premier temps, d'aller de l'avant avec la publication du manuscrit. Le 25 janvier 1933, Dantin écrit à Dion-Lévesque ces phrases révélatrices, qui nous renseignent bien sur la mentalité de l'époque :

Le refus de Lévesque d'éditer votre livre ne me surprend qu'à demi. Lévesque a personnellement des idées assez larges mais il est prisonnier de son entourage, de sa clientèle ; il sait qu'en défiant la routine et le

préjugé il compromet son gagne pain, et il ne sent pas de vocation à ce martyre. Nous piétinerons dans cette ornière tant que n'aura pas surgi une maison d'édition absolument indépendante de toutes les censures et qui les bravera à l'occasion [...] Sans doute votre choix des poèmes de Whitman ménageait les scrupules moralitaires, mais il y restait maint défi à l'orthodoxie rigoureuse, aux conceptions vulgaires et bourgeoises, et à toutes les étroitures que tout le monde regarde encore comme sacrées. C'était assez pour effaroucher ce qu'il est convenu d'appeler « l'âme canadienne ». Il faut que toute idée neuve et hardie entre chez nous en contrebande, jusqu'au jour où disparaîtront toutes ces douanes mentales qui nous séparent de la vie du genre humain... Votre livre n'est qu'un des produits prohibés à cause d'un pourcentage trop fort d'« esprit », dont on redoute la mousse excitante et active... (Dantin, 1933).

Qu'à cela ne tienne, Dantin va revenir à la charge auprès de Lévesque, pour lui reprocher, « en termes non équivoques la préférence accordée à des œuvres de troisième ordre à un génie de l'envergure de Whitman. » (Dantin, 1933). Lévesque s'excusera en évoquant sa situation financière « qui ne lui permet pas de faire de l'édition un apostolat ». Même s'il admet que l'ouvrage mérite certainement la publication, l'éditeur montréalais s'interroge néanmoins sur son impact sur le public : « serait-il compris par notre "élite" » ? J'en doute fort. Et je ne suis pas en mesure de faire des tentatives hasardeuses⁴.

Les difficultés rencontrées par Rosaire Dion-Lévesque pour faire publier son Whitman peuvent sembler symptomatiques d'un manque flagrant de réceptivité et d'ouverture d'esprit parmi les lecteurs de l'époque, notamment ceux qui appartiennent à ce que Lévesque appelle ironiquement l'élite. Ce n'est pas seulement la thématique homosexuelle de la poésie de Whitman qui est en cause, mais aussi un refus de l'américanité, un manque de curiosité à l'égard des productions littéraires en provenance des États-Unis, qui contraste singulièrement avec l'attitude du peuple, beaucoup plus réceptif à la culture américaine, surtout à la culture de masse. L'indifférence qui entourera la publication du Whitman témoigne d'ailleurs de cette réalité. Le 12 décembre 1933, Dantin écrira

4. Lettre citée par Dantin (1933) dans une lettre à Rosaire Dion-Lévesque le 17 mars 1933.

d'ailleurs au poète de Nashua : « Je comprends votre dégoût à voir l'indifférence des lecteurs canadiens pour les œuvres élevées et fortes, et votre agacement de voir Albert Pelletier vous rendre implicitement responsable du lent écoulement de "Whitman" ! » (Dantin, 1933)⁵. Ceci étant dit, l'entreprise de Rosaire Dion-Lévesque n'en reflète pas moins un changement progressif des attitudes, une plus grande ouverture à l'endroit des États-Unis. Le poète de Nashua va d'ailleurs poursuivre jusque dans les années 1950 son travail de traducteur. En 1952, il traduira les poèmes de plusieurs écrivains américains et publiera une chronique dans *Le Haut-Parleur*, un hebdomadaire montréalais.

LOUIS DANTIN, OLIVAR ASSELIN, JEAN-CHARLES HARVEY ET LES CHRONIQUES DU JOUR

Comme on a pu s'en rendre compte, Louis Dantin est une figure incontournable dans le processus des transferts culturels entre les États-Unis et le Québec, notamment dans les années 1930 et 1940. En fait, le parcours intellectuel de Dantin est exemplaire d'un mouvement de prise de distance avec le milieu littéraire canadien-français et d'ouverture à de nouvelles réalités, non pas uniquement françaises, mais aussi nord-américaines. En faisant paraître en 1928 et 1934 son étude consacrée aux *Poètes de l'Amérique française*, dont le titre marque en lui-même non seulement l'élargissement continental de la conscience identitaire des Canadiens français dont il a été fait mention dans la première partie, mais aussi la prise en compte des autres francophonies de l'Amérique, Dantin prenait ses distances avec le champ littéraire canadien-français, jugé mesquin et étouffant. De plus, Dantin est lié à presque tous les auteurs que nous avons présentés : Robert Choquette, Alfred Desrochers, Rosaire Dion-Lévesque. Il est comme le catalyseur du mouvement de découverte ou de redécouverte d'une certaine américanité canadienne-française, même si on peut croire qu'un tel terme l'eût

5. Dantin fait ici référence au critique Albert Pelletier, reconnu pour sa sévérité, voire son agressivité.

fait sourciller ! Peu importe où on porte le regard dans cette période d'avènement de la modernité, la présence de Dantin se fait sentir : il est là, dans l'ombre, orchestrant le renouveau des lettres québécoises. Le Fonds Dantin, qui fait partie du Fonds Gabriel Nadeau conservé à la Bibliothèque nationale, regroupe d'ailleurs les lettres échangées par le typographe avec ses multiples correspondants, qu'il s'agisse de Harry Bernard, d'Alfred Desrochers, de Robert Choquette, de Rosaire Dion-Lévesque, de Jovette Bernier, d'Alice Lemieux, de Simone Routier, d'Éva Sénécal, d'Albert Lévesque ou de Jean-Charles Harvey.

Un cas intéressant est celui du journaliste Olivar Asselin, avec qui Dantin aurait entretenu une importante correspondance, surtout dans les années 1920. Selon l'un des biographes de Dantin, le docteur Gabriel Nadeau, cette correspondance « contient à peu près toute l'histoire littéraire, grande et petite, de son temps » (Nadeau, 1948 : 81). Les deux hommes ont aussi échangé de nombreuses lettres ayant pour sujets des auteurs américains, comme en fait foi cet extrait d'une lettre adressée par Asselin à son correspondant d'outre-frontières :

Gentleman Prefer Blondes. Avez-vous lu ce livre ? Sous un titre gommeux de nouvellette de wagon-pullman, satire géniale, par une toute jeune fille (Anita Loos), des noms du court-jupon américain et à beaucoup d'égards du peuple américain en général. Si l'ouvrage vous est connu, dites-moi donc aimablement ce que vous en pensez. Quand il s'en produira de pareils dans le Canada français, j'admettrai que nous avons une littérature (Nadeau, 1948 : 85-86).

Comme on peut le constater, la référence qui est faite à un roman américain semble provoquer *ipso facto* une réflexion sur la littérature canadienne-française ou, pour être plus précis, sur l'inexistence de celle-ci. Les œuvres littéraires américaines peuvent ainsi mettre en relief l'insignifiance des productions littéraires locales et la nécessité, pour les auteurs canadiens, de s'ouvrir à d'autres influences, non seulement françaises, mais aussi américaines, puisque nos voisins du sud sont parvenus, eux, à se doter d'une véritable littérature nationale. Les échanges entre Dantin et Asselin débouchent parfois sur des envois de livres. Ainsi, en 1926, Dantin fait parvenir à son correspondant des livres américains :

L'intérêt que vous avez pris à la littérature de langue anglaise me suggère le projet de vous adresser quelques volumes dont le mérite m'a paru au-dessus de la moyenne et que peut-être nous n'avez pas encore lus. Ainsi quelque ouvrage de Hudson, dont je vous ai parlé, quelque drame de O'Neill, le dernier cri du théâtre américain, etc. (Nadeau, 1948 : 175).

Une autre figure importante liée à Louis Dantin sera bientôt celle de Jean-Charles Harvey, directeur du *Jour*, journal qu'il a fondé en 1937 et qui est rapidement devenu l'un des principaux vecteurs des transferts culturels entre les États-Unis et le Canada français (Trépanier, 1998). Harvey a signé lui-même dans ce journal de nombreux articles consacrés à la société et à la culture américaines, dans le but de redorer l'image de la pensée, de la littérature et de l'art américains. Par exemple, dans un article intitulé « Le pire obstacle à l'art canadien », après avoir démontré que « le manque de sincérité et la crainte de la vie nous ont fait une littérature d'eunuques » (Harvey, 1938a : 2), Harvey établit la comparaison suivante avec les États-Unis :

Veut-on un exemple frappant : comparons le Canada et les États-Unis. L'art américain est en train de progresser avec une rapidité telle, depuis quelques années, que le jour n'est pas loin où les États-Unis seront le principal centre de création artistique du monde (Harvey, 1938a : 2).

En réponse à cet article, Claude-Henri Grignon, sous son pseudonyme de Valdhombre, adresse une lettre à Harvey dans laquelle il dénigre l'art américain en affirmant qu'il rêve plutôt, quant à lui, d'habiter la France de la Renaissance, au moment où il y avait de véritables artistes. Harvey lui répond, dans un article qui témoigne bien de la valeur accordée par le directeur du *Jour* à la culture américaine, qu'« il est indéniable qu'il existe, chez nos voisins, une activité intellectuelle et artistique, une recherche du vrai et du beau, qui conduiront fatalement à de grandes choses » (Harvey, 1938b). Harvey observe que « les Américains ont les meilleurs orchestres symphoniques du monde », « des saisons de grand opéra inférieures à nulles autres », « le meilleur quotidien du monde » (le *New York Times*) et « quelques revues d'idées et de littérature qui ne le cèdent en rien à celles des grands pays de vieille civilisation ». Cette polémique entre les deux journalistes s'avère d'ailleurs révélatrice du nouveau rapport de forces qui est en voie de s'établir à l'intérieur de l'élite canadienne-française, traditionnellement encline

à vénérer la grande culture française, entre des éléments francisants et d'autres américanisants. Un article subséquent publié dans le *Journal* fera d'ailleurs clairement état du rejet viscéral, manifesté par une certaine élite, de toute forme d'américanité :

Il y a malheureusement, chez nous, toute une caste dont l'académisme mort-né et stagnant dénie toute valeur à l'intellectualisme yankee [sic]. Poe, Whitman, Fenimore Cooper, Irving, les excellents modernes, dans le texte ou dans les bonnes traductions, n'ont pas l'heur de la toucher, de l'émouvoir. Et ça pense représenter la culture française, qui, de tous temps, a pris partout ce qui lui fallait (Jérôme, 1940 : 6) !

C'est dans ce contexte qu'à partir de 1938, Harvey a confié à Louis Dantin le soin d'une chronique sur le livre américain. Jusqu'en février 1942, Dantin signera près de 160 articles sur des auteurs qui ne sont pas nécessairement connus à l'époque, du moins du public canadien-français, comme Margaret Mitchell ou John Steinbeck. Le but de la chronique de Dantin n'est pas tant d'encourager la vente de livres américains au Canada que de favoriser, tout simplement, leur connaissance. Très souvent, les livres que présente Dantin ne sont même pas traduits en français ; à l'intention de ses lecteurs, il en traduit lui-même les titres. C'est ainsi que *Gone with the Wind*, de Margaret Mitchell, devient *Au gré du vent* ; *Grapes of Wrath*, de John Steinbeck, *Grappes de colère*. D'autre part, les livres recensés par Dantin n'appartiennent pas tous, loin de là, à la littérature de fiction, le critique s'intéressant tout autant aux formes autobiographiques (mémoires, récits de voyage) qu'aux romans proprement dits. Notons que parmi ces derniers, seulement quelques-uns seront ultimement consacrés par l'histoire et l'institution littéraires, comme les romans déjà mentionnés de Mitchell et de Steinbeck, ou encore ceux de Carson McCullers (*The Heart is a Lonely Hunter*) et Thomas Wolfe (*You can't come Home again*). L'actualité des choix de Dantin n'en apparaît que plus clairement :

Ces études se restreignent généralement à des ouvrages triés sur le volet, que les louanges de la critique ou leur succès particulier désignent d'avance à l'attention. J'évite comme je puis les médiocrités qui abondent, comme partout ailleurs, sur notre marché littéraire ; et même

avec ces guides il m'arrive plus d'une fois de lire deux ou trois livres avant d'en trouver un qui mérite d'être signalé (Dantin, 1941 : 7).

Dantin entretient donc ses lecteurs non pas d'une littérature consacrée, mais d'une littérature en pleine effervescence, d'une littérature vivante et actuelle.

La chronique du livre américain occupe d'ailleurs dans le *Journal* une place importante, ne serait-ce que graphiquement (le titre de la chronique étant mis en évidence, sans compter les deux ou trois colonnes qui sont réservées à la chronique proprement dite). Cette disposition graphique montre bien que Jean-Charles Harvey ne lui accorde pas une fonction de remplissage, mais bien une importance de premier ordre. Toutefois, il est important de mentionner que la place accordée au livre américain ne se fait jamais au détriment de celle qui est réservée au livre québécois. Par exemple, la chronique est absente du journal lorsqu'un roman québécois d'importance, comme *Menaud, maître-draveur* ou *Trente arpents*, fait l'objet d'une critique. Le journal de Harvey ne propose donc pas une vision pro-américaine reposant sur la dénégation de ce qui se fait au Québec, mais tout simplement une vision favorable de la littérature américaine, dans une société encore obnubilée par le livre français. De plus, les résumés occupent une place très grande dans les critiques signées par Dantin. Ces résumés sont souvent très détaillés et ils vont même parfois jusqu'à révéler le dénouement des romans analysés, ce qui montre bien que ni l'intention ni l'approche de Dantin ne sont purement littéraires et critiques, en ceci qu'elles ne mettent pas l'emphase sur la valeur et la qualité littéraires des œuvres présentées, mais qu'elles sont plutôt vouées à une connaissance plus factuelle du livre américain.

Notons, pour terminer, que Louis Dantin possédait sa propre « galerie des poètes » américains, c'est-à-dire un calepin regroupant des photographies et des lithographies de ces poètes, parmi lesquels figurent Longfellow, Irving, Thoreau, Whitman, Robert Browning, Elisabeth Barret Browning, Edwin Markham, Carl Sandburg, Robert Hichens, Robert Bridges, Amy Lovell, Gertrude Stein, Vachel Lindsay, Robert Frost, Ezra Pound, William Faulkner, etc. C'est dire que son intérêt pour la littérature américaine dépassait, et de loin, les considérations critiques et journalistiques, car ces poètes n'ont pas

fait l'objet de ses articles écrits pour le *Journal*. En fait, Dantin s'est montré de plus en plus intéressé à la culture de sa patrie d'adoption, au point que cet intérêt en serait venu à éclipser, sur ses vieux jours, celui qu'il avait témoigné, tout au long de sa vie, aux lettres canadiennes-françaises (Gaboury, 1973 : 178).

* * *

On le voit, tous ces écrivains ont été de véritables passeurs de frontières : ils ont contribué, chacun à sa façon, à mieux faire connaître la littérature américaine au Québec, donc à favoriser les transferts culturels entre les États-Unis et le Québec, et du même coup à insuffler un air neuf à la sensibilité littéraire canadienne-française. Si, comme l'écrit Guildo Rousseau, « les années qui précèdent la deuxième Grande Guerre marquent un approfondissement de l'intérêt que l'homme de lettres canadien-français portait traditionnellement aux États-Unis » (Rousseau, 1981 : 17), elles marquent aussi un tournant important dans l'évolution de l'imaginaire littéraire du Québec, qui s'ouvrira de plus en plus au continent américain et à ses diverses manifestations, non seulement géographiques, linguistiques, politiques et sociales, mais aussi culturelles et littéraires. Grâce au travail d'écrivains comme Pamphile Lemay, Edmond de Nevers, Robert Choquette, Alfred Desrochers, Jean-Charles Harvey et surtout Louis Dantin, l'Amérique a cessé d'être un simple territoire, fut-il vécu sur un plan fantasmatique : elle est devenue objet de savoir et de culture. À cet égard, la voie est déjà pavée pour une romancière comme Gabrielle Roy ou un dramaturge comme Marcel Dubé, qui vont venir bouleverser encore davantage l'horizon d'attente d'un lectorat qui se perçoit de plus en plus québécois, et simultanément, de plus en plus nord-américain.

Bibliographie

- Bastien, Hermas (1928), « Essai sur la psychologie religieuse de William James », Thèse de doctorat (philosophie), Université de Montréal.
- Bernard, Harry (1948), « Le roman régionaliste aux États-Unis », Thèse de doctorat (littérature), Université de Montréal.
- Bouchard, Gérard (2000), *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal.
- Chassay, Jean-François (1995), *L'ambiguïté américaine*, Montréal, YXZ.
- Choquette, Robert (1928), Lettre à Alice Lemieux, 10 avril, Fonds Alice Lemieux, Archives de l'Université Laval.
- Dantin, Louis (1932), Lettres, Fonds Rosaire-Dion-Lévesque, Archives de l'Université Laval.
- Dantin, Louis (1933), Lettres, Fonds Rosaire-Dion-Lévesque, Archives de l'Université Laval.
- Dantin, Louis (1941), « Le livre américain », *Le Jour*, 19 juillet, p. 7.
- Desrochers, Alfred (1931), *Paragraphes. (Interviews littéraires)*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.
- Dion-Lévesque, Rosaire (1964), « Discours de M. Rosaire Dion-Lévesque, récipiendaire de la médaille Chauveau pour 1964 », *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, section 1, Ottawa, La Société Royale du Canada.
- Fonds Gabriel-Nadeau, Bibliothèque nationale du Québec.
- Gaboury, Placide (1973), *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Hurtubise HMH.
- Harvey, Jean-Charles (1938a), « Le pire obstacle à l'art canadien », *Le Jour*, 26 mars, p. 2.
- Harvey, Jean-Charles (1938b), « Les Américains et nous », *Le Jour*, 9 avril, p. 4.
- Jérôme (1940), « Soignons notre réputation aux États-Unis », *Le Jour*, 16 novembre, p. 6.
- Legris, Renée (1980), « À travers les vents, recueil de poésies de Robert Choquette », dans Maurice Lemire, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, Montréal, Fides, p. 76-80.
- Major, Robert (1991), *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Québec, PUL.
- Morency, Jean (1994), *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique, de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche.
- Morin, Paul (1912), « Les sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow », Thèse de doctorat, Université de Paris. Publiée sous le même titre à Paris, aux éditions Émile Larose, en 1913.
- Nadeau, Gabriel (1948), *Louis Dantin, sa vie et son œuvre*, Manchester, N.H., Les Éditions Lafayette.

- Nepveu, Pierre (1998), *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal.
- Robin, Régine (1993), « Introduction : un Québec pluriel », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ éditeur, p. 301-309.
- Roby, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion.
- Roby, Yves (2000), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Sillery, Septentrion.
- Rousseau, Guildo (1981), *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Naaman.
- Savard, Pierre (1967), *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*, Québec, PUL.
- Trépanier, Esther (1998), *Peinture et modernité au Québec, 1919-1939*, Québec, Nota bene.